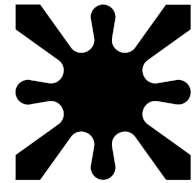


À quatre

Thierry Barbeau

Au départ, tu vois, c'est une simple feuille comme celle-ci. Une feuille A4. Une feuille à quatre bords et à deux faces. Les possibilités ne sont pas infinies mais nombreuses : on peut s'y parler à soi-même, y écrire aux autres, dessiner, gribouiller, hachurer, aquareller, gouacher même pour tester les autres en leur faisant voir des formes symétriques comprises de nous seul. Y comprend-on seulement quelque chose ? Tout est bon pour ne pas perdre la tête. Cet espace de papier, c'est peut-être le meilleur moyen d'y garder une trace de son malheur ou de son bonheur. Ou ni l'un ni l'autre et rien de tout cela. Tout peut y être parfaitement lisse mais si on préfère, on peut aussi la froisser. En faire une boule de rage ou de douleur ou bien un ballon sonde qui se dégonfle chaque jour un peu plus à force de manquer d'air. Mais, même ainsi, informe et sans forme, quelqu'un pourra toujours la défroisser sans que le message initial ne disparaisse. Un voyage dans le temps quasi-parfait. Si on décide au contraire de la plier délicatement presque autant de fois qu'on peut pour l'origamer alors on peut, selon ses envies, lui donner la forme d'un animal sauvage ou bien d'un frêle esquif qui sera un jour un petit bateau sur l'eau. Tu vois là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé. Comme un fragile refuge de papier qui tangue au gré des courants. Après la tempête, quelqu'un pourra la récupérer au creux de sa main et continuer le voyage sans nous si nous ne sommes plus là. Il y aura toujours quelqu'un. On ne sera jamais seul. Et si on se sent vraiment trop seul, on peut toujours mettre une petite barre à gauche pour laisser la parole à quelqu'un d'autre.

- À moi par exemple ?
- À toi si tu le veux, oui.
- Et c'est ça qui va faire que ça devient du théâtre ?
- Pas encore. Il en faut davantage. Pour l'instant c'est simplement un dialogue avec de jolis retours à la ligne bien propres et bien alignés. Ce ne sont pas encore des répliques en bonnes et dues formes. Il nous manque l'art et la manière. Pour faire du théâtre comme tu dis, il faut avoir un rôle, bien le savoir et le tenir jusqu'au bout. Et si chacun joue efficacement son rôle alors là, oui, le conflit qui va nourrir le drame apparaîtra de lui-même.
- Et cette catastrophe annoncée ? Elle arrive quand ?
- Certains disent qu'elle arrive toujours, d'autres qu'elle est déjà là. Quoi qu'il en soit, catastrophe ou pas catastrophe, le drame, lui, il sera au rendez-vous. Pour l'instant il rôde, il s'échauffe en coulisses, il fait les cent pas derrière le rideau de fond de scène. Et quand il va surgir, quand il va éclater ce sera à la fois merveilleux et terrible.
- Pourquoi ?
- Parce que, quel que soit le résultat des courses, ces histoires, ces fables, ces péripéties, appelle cela comme tu veux, eh bien, même les plus horribles, on en veut toujours davantage. Et nous, toujours blottis au cœur de cette dramatique catastrophe, on décide de regarder l'histoire des autres pour oublier un instant la nôtre ou bien on prend une autre feuille de papier pour raconter la sienne. Si on n'a pas d'autres feuilles, on peut tourner la page blanche qu'on a sous les yeux comme d'autres ouvriraient le rideau noir qu'ils ont devant eux. Tourner la page ou ouvrir un rideau, c'est la même chose, c'est du pareil au même. Ça recommence toujours. Tout le monde recommence toujours. On est comme Noé et son arche : à défaut de refaire le monde, on essaie à chaque fois de sauver ce qu'on peut. Sauve qui peut et puissions-nous être un tant soit peu sauvés par ce qui va suivre. Sauvés par une page blanche devenue vivante sur une scène. Ainsi, à chaque fois, tout peut commencer et continuer.



On ne résiste pas à la lumière

Gaëlle Baud

Imagine une mer de tentes ondulant sous le vent, vouée aux assauts de la poussière. Un simulacre de refuge, l'antichambre de nulle part. Figure-toi le passage des heures : chaque jour identique au précédent, avec un juste peu moins ou un peu plus de nourriture, un peu plus ou un peu moins d'espoir, selon les rumeurs apportées par le voisin ou par la brise. Un camp d'urgence qui s'éternise. C'est là que cela se joue. C'est là que Nour et sa voix têtue me saisissent un matin après la corvée d'eau et ne me lâchent plus.

Tu vois là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé.

Je souris en regardant Nour désigner le pauvre carré de terre sèche – l'un des rares espaces encore inoccupés au milieu du labyrinthe de toiles et de draps qui ne seront plus jamais blancs, tendus comme des abris de fortune contre le soleil et la tristesse – et, ponctuant cette fausse ville à ciel ouvert, des nuées d'enfants maigres rassemblés par l'âge et le désœuvrement. La voix de Nour insiste. Tu dois l'imaginer ainsi : comme une épine qui fouille les certitudes.

Ça leur fera un horizon, Ahmid. Quelque chose à quoi s'accrocher, à quoi penser. Tu sais bien qu'on doit tous avoir quelque chose à quoi penser et ici plus qu'ailleurs.

Ferme les yeux et regarde Nour : dix-sept ans, un visage doux comme un poème au creux de la tempête, des mains qui s'envolent en parlant et qui, au moment où elle termine cette dernière phrase, m'attrapent par les épaules. Je range mes objections déjà vieilles et j'acquiesce. Tu sais bien qu'on ne résiste pas à la lumière.

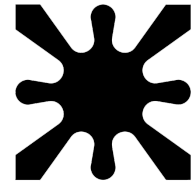
Tu as raison, Nour. C'est une bonne idée.

Luciole infatigable, Nour, sillonne le camp pour parler aux parents, convaincre d'autres adolescents de lui venir en aide, cueille des ribambelles d'enfants dont l'unique occupation était jusque-là de shooter dans un ballot de tissu avachi. L'information se répand. Une école ! Ils vont ouvrir une école ! On prononce ces mots du bout des lèvres, avec respect, avec la crainte qu'ont engendré trop de mirages.

Imagine alors des dizaines de mains sèches mais habiles nettoyant la terre battue, récupérant de vieilles bâches, des pieux, des toiles, édifiant un abri. Chacun donne ce qu'il peut : du temps, un tapis élimé, une bénédiction. Tout est bon à prendre. L'arche ouvre enfin ses portes. Une quarantaine d'enfants au regard embusqué, s'asseyent à même le sol. Une planche de bois peinte fait office de tableau. Sans cahiers ni crayons, les élèves tracent leurs lettres dans l'air. C'est l'école des voix.

Les voix de Nour, de Samira, d'Elias et des autres qui trois heures par jour transmettent le patchwork de ce qu'ils ont appris avant le camp. Des poèmes, des additions, des chansons, des légendes, l'histoire et la géographie... *Savez-vous qu'il existe un monde immense au-delà du camp ? Des mers d'un bleu sombre et des montagnes si hautes qu'il faut des semaines pour en atteindre les sommets ?* Ces voix déploient pour les enfants un ailleurs qu'ils peuvent parcourir en pensée, un monde qu'ils pourront arpenter, un jour, quand la guerre ne sera plus qu'un souvenir aux lèvres closes. Nour est leur guide et leur conteuse la plus fervente, elle les entraîne tous avec elle dans ce voyage. Loin, toujours plus loin.

Toi, ma douce, qui m'écoutes plus attentivement qu'aucune autre dans la nuit au parfum d'oranger, tu es déjà riche du savoir, de la douceur de la paix. Comme ta mère, tu sais bien que les histoires et les voix sont le plus certain des abris. Alors ferme les yeux et imagine-la encore, debout au centre de la classe – cette improbable arche de Noé ! – avec dans les yeux, des poignées d'étoiles qui brillent.



Cent dix-huit pas

Mathieu Dryjski Sintès

Elle habitait là depuis trente-sept ans. Le supermarché aussi. Ils avaient vieilli ensemble, chacun de leur côté de la rue. Entre les deux, il y avait toujours eu cent pas. Mais dernièrement, il en fallait cent dix-huit : elle soupçonnait ses pas d'avoir rapetissé avec le temps. Elle sortit avec son cabas plié sous le bras. Elle voulait acheter des tomates. Pour une tarte. Ses petits-enfants venaient déjeuner. Aujourd'hui, peut-être. Ou demain. Les tomates seraient prêtes quoi qu'il arrive. Elle poussa la porte de l'immeuble. La porte demanda un effort ; elle en fournit deux. La rue avait changé pendant la nuit. Pas entièrement — juste assez pour qu'elle n'en soit plus tout à fait sûre. Elle posa un pied dehors. Puis l'autre. Cinq pas. Elle s'arrêta. Repartit. Cent quinze restaient. Le trottoir semblait avoir rétréci. Elle ne se souvenait pas l'avoir connu si mince. Il fallait désormais marcher en file indienne. Elle suivit un homme pressé qui courait après son avenir. Un vélo électrique la frôla, sans bruit et sans excuse. La piste cyclable commençait là où le trottoir finissait, mais personne ne semblait d'accord sur l'endroit exact. Elle s'arrêta. Un panneau lui expliquait la situation. Il disait : *Zone apaisée*. Elle regarda autour d'elle. Elle ne se sentait pas apaisée. Elle reprit sa marche. Encore quatre-vingt-dix pas. Plus loin, des barrières. Des travaux. Encore. Elle chercha le passage piéton. Il avait été déplacé. Temporairement. Depuis longtemps. Elle traversa quand même. Un klaxon protesta. La circulation avait changé de sens. Elle regardait toujours l'ancien, par habitude.

Soixante-dix pas. On avait planté des arbres. De jeunes arbres attachés à des tuteurs, avec des pancartes expliquant ce qu'ils deviendraient plus tard. Elle lut : *Forêt urbaine participative*. Elle participa en contournant. Trente pas. Une terrasse en bois avait poussé à la place du trottoir. Elle ralentit, fatiguée, hésita à s'y asseoir. Puis se souvint des tomates.

Le supermarché apparut enfin. Elle s'arrêta avant d'entrer. Pour reprendre son souffle. Pour recompter mentalement ses pas. Quand elle entra, l'air changea. Frais. Régulier. Indifférent. Elle prit un panier. Les tomates l'attendaient. Elles étaient nombreuses. Trop nombreuses. Alignées en rangs impeccables, sous une lumière qui ne connaissait ni le soleil ni les nuages. Elle s'approcha. Il y en avait des rondes, des allongées, des fières, des hésitantes. Des tomates grappes, des tomates cerises, des tomates cœur-de-bœuf qui n'avaient jamais croisé ni vache, ni bœuf, ni même un souvenir d'animal. Des tomates bio, mais importées. Des tomates locales, mais sans label. Des tomates responsables, sous plastique. Des tomates sans plastique, mais venues de très loin. Des tomates d'ici qui parlaient avec l'accent d'ailleurs. Elle lut les étiquettes. Les étiquettes avaient beaucoup à dire. Elle prit une tomate. La reposa. En prit une autre. La reposa aussi. Elle pensa aux petits-enfants. À la tarte. À la pâte qui attendait sans se plaindre. Finalement, elle saisit quatre tomates. Pas parce qu'elles étaient bio. Ni locales. Ni de saison. Mais parce qu'elles étaient à portée de main. En sortant, elle jeta un dernier regard aux tomates. Elles restèrent là, sages, disponibles toute l'année.

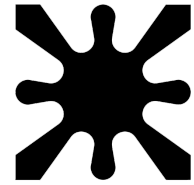
Dehors, elle mit un instant à reconnaître la rue. Elle était bien là. Mais elle était devenue piétonne. Elle s'arrêta. Son cabas pesait plus qu'à l'aller. Les tomates s'entrechoquaient doucement, sans savoir laquelle avait raison. À côté d'elle, un homme parlait à un autre homme. Il portait un gilet de chantier trop propre pour avoir servi, des lunettes renouvelables, une barbe d'avenir et des mots tout neufs.

- La ville est une catastrophe, disait-il. Tout y circule mal : l'air, la lumière, les gens.

Il désigna le trou fait par le chantier. Un très beau trou. Plein de promesses.

- Tu vois là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé. On va créer un espace de vie. Du lien. Du végétal.

Le trou approuva. Elle regarda le trou. Elle pensa à ses pas. Cent dix-huit à l'aller. Combien au retour, elle ne savait plus. Elle reprit sa marche. À mi-chemin, elle s'arrêta. Elle avait oublié quelque chose. Elle fouilla dans son cabas. Les tomates étaient là. Ce qu'elle avait oublié, en revanche, c'était son chemin.



Et la poule pondit

Stanislav Ducrest

Les sirènes d'alerte aérienne retentissaient.

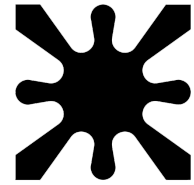
Je serai dans ma valise quelques affaires ; j'humai la légère odeur de noisette de ma grosse couverture préférée ; je regardai une dernière fois les posters de l'adolescente que je n'étais plus. Je saluais enfin les trop nombreuses peluches que le temps avait accumulé dans ma chambre, et j'hésitais à en prendre au moins une — en l'occurrence Léon Tolstoï, nom que j'avais donné à la mascotte promotionnelle d'un supermarché, un épais lion vert. Puis je pris une bouteille de vodka dans la réserve familiale, car oncle Colas, qui s'était rendu une fois très loin là-bas en Europe occidentale, pour un "voyage d'affaires" (il avait été chauffeur routier durant un mois avant de se faire retirer son permis pour une alcoolémie plus qu'excessive) en était revenu avec une assertion sur laquelle il ne transigea jamais et qu'il répétait à l'envie à chaque repas de famille : "pour le reste je sais pas, mais leur vodka, c'est d'la pisse de chien galeux."

J'attendais dans l'entrée de l'appartement que ma mère finît de se préparer. Depuis plus d'une heure, elle avait disparu dans la dimension parallèle sur laquelle donnait ses placards. Comme je la pressais, elle en sortit enfin, et en plus d'une multitude de sacs-cabas, de sacs plus traditionnels et de valises, elle tenait dans ses bras nos trois plantes domestiques auxquelles elle avait donné des noms de présentatrices de *1+1*, jaunies par le manque d'exposition au soleil, ainsi que (et c'est là que je fus véritablement étonnée), la poule Anastasia de mamie Nina, que je croyais toujours se trouver dans la *datcha* familiale, à soixante kilomètres de là.

Je tentais vaguement de la dissuader d'emporter autant d'affaires, lui expliquant qu'on ne la laisserait pas monter dans le bus, que ces plantes étaient presque déjà mortes et qu'on ferait mieux de donner Anastasia à un voisin... Mais ma mère se saisit de sa Bible protestante (celle de la secte américaine dans laquelle elle s'était faite embrigader par sa "meilleure amie" et qui avait coûté au foyer pas moins de vingt années d'économies familiales) et dit, en fixant le ciel (enfin, notre plafond) : "Tu vois là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé." J'en restais coite.

Le bus était bondé : de chaque dossier dépassaient au moins trois têtes, l'allée centrale n'était plus un couloir mais une file d'attente longue et compacte, pareille à celle de l'ouverture du premier *McDonald's* en ex-U.R.S.S. à Moscou en 1990, et Anastasia gloussait en toute quiétude sur le chef du conducteur, car sa cage — trop volumineuse — avait été abandonnée sur le pavé de la rue principale de Marioupol. La télévision russe saurait se servir de ce témoignage de la terrible "vie d'avant" des Ukrainiens pour justifier l'importance de dénazifier le pays, j'en étais certaine.

Nous traversâmes Zaporijjia et ses vitraux de neige ; Dniepr et sa colère primitive ; et surtout, cette terre si riche et si féconde que nous envient les Russes au point de nous faire la guerre. À la frontière, la plupart des grands-mères, enroulées dans leur châle, pleurèrent à chaudes larmes leur pays comme un défunt. Anastasia pondit un œuf dans la casquette du chauffeur ; ma mère félicita à mi-voix la poule, car cela mettrait l'homme dans de meilleures dispositions à notre égard (ou au moins ça équilibrerait la fiente lâchée sur le tableau de bord). Et comme, peu de temps après notre entrée en Pologne, une forte pluie s'abattit sur la route, je pensai, en regardant par la fenêtre, que la caravelle, la trière ou le paquebot sur lequel Noé avait emmené toute sa ménagerie ne devait guère ressembler, comme sur les illustrations, à une belle croisière parfaitement organisée, mais bien plutôt à ce désordre, à cette cohue d'âmes qui pleurait son passé à jamais submergé et ne savait encore s'imaginer un avenir, au cœur de la catastrophe.



Après moi le déluge

Elisabeth Hennebert

J'aime mes rides.

J'aime les ridules tout autour de ma bouche. Mes rides de siffleuse. Mes rides de promeneuse de chiens *(elle siffle)* Pox, Nox, Vox et Cox ... Avec Ivan, on en a eu quatre. Cinq chats aussi, deux perroquets, un lapin, un chinchilla... Une vraie maison du Bon Dieu. Le matin avant d'aller à la pharmacie, j'appelais tout ce petit monde pour distribuer la pâtée *(elle siffle)*. Ce sont mes rides de fermière.

J'aime mes rides... ici, du nez à la lèvre, les sillons naso-géniens ça s'appelle, les rides des gens qui ont aimé rire. Avec Ivan, on a toujours tout pris à la rigolade : les études de pharmacie, les traites pour rembourser notre première officine, l'incendie de la deuxième officine, les travaux, les accidents. On peut dire qu'on a traversé la vie en riant *(elle rigole)*.

J'aime les pattes d'oie, ici, au coin de l'œil, mes rides de lectrice. Ah ça des livres, j'en ai dévoré et je n'en regrette pas un seul. Quand le temps était morose, quand la routine m'aplatissait comme un blini, quand les parents d'Ivan ont été arrêtés, je me suis plissé les yeux à lire jusqu'au milieu de nuit. *(elle cligne)* Comme dit l'autre, « je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé ».

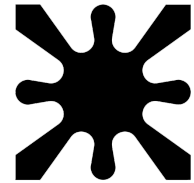
J'aime mes rides frontales. Celles-ci, les horizontales. Et les autres perpendiculaires, les rides du lion. Celles de l'inquiétude. Celles du mouron qu'on se fait au chevet des fièvres des enfants, au chevet de leur désespoir d'écolier qui n'a pas d'ami, au chevet de leurs examens trop difficiles, de leurs peines de cœur trop cruelles. Toutes ces angoisses qui creusent la peau, qui blanchissent nos cheveux aussi. Les maladies, les solitudes qui viennent avec l'âge et nous font grisonner en douceur. Ou bien les chocs, qui nous font blanchir une mèche, une seule *(elle mime une arme sur sa tempe)*, d'un jour à l'autre, comme cette frayeur, derrière ma caisse, la fois où un junkie m'a braqué tous les opiacés.

J'aime mes cheveux blancs presque autant que j'aime mes rides. J'aime mes cheveux blancs parce qu'ils sont les tirages argentiques de toutes mes tendresses, de toutes mes joies, de toutes mes peurs vaincues, de mes tout petits bonheurs.

C'est bien simple, un jour, mon amie Lorena qui est chirurgienne esthétique m'a proposé son catalogue. Je lui ai dit : « Lolo. Je suis une grande collectionneuse, tu le sais. Il me manque encore certaines rides. Alors vas-y ! Ajoutes-en quelques-unes, histoire de compléter ma collection » *(rire)* Ah, j'aime mes rides presque autant que j'aime mes cheveux blancs. *(changement de faciès)*

Ivan est parti avec la boulangère. Blonde. Trente ans. Sorcière. *(Elle crie de douleur)* Ivan est parti. Alors sachez que je vous hais tous autant que vous êtes, je vous hais, vous, mes rides et mes cheveux blancs. *(Elle siffle)* Botox ! Au pied ! Ici Botox ! *(Elle claque des doigts)* Coiffeur ! Couleur ! *(Le coiffeur entre avec un arrosoir. Il lui verse le contenu sur les cheveux. Elle redresse la tête, dégoulinante, et écarte ses mèches pour dégager son visage)*.

Ivan connard. Ivan, ma promesse, ma consolation, mon soleil, ma bonne humeur. Ivan, mon mensonge, mon coup de grâce, mon cyclone, ma hargne. Tu pleus sur moi, Ivan, tu pleus depuis que tu m'as trahie. Tu pleus, tu ruisselles et tu as presque réussi à me submerger. Pire que me noyer, tu m'as fait douter. J'ai trompé mes rides et mes cheveux blancs avec Botox et Diacolor. Mais à la différence des hommes, ça pardonne tout une ride. Ce n'est pas rancunier un cheveu qui grisonne. Ils reviennent toujours. Le déluge m'a tout pris : mes livres, mon officine, ma blouse blanche, mes économies, mes amis, mes enfants, mon seul amour, mon chinchilla, mon lapin, mes deux perroquets, mes cinq chats, mes quatre chiens. Le déluge a fait le vide autour de moi. Tu n'auras pas ma peau, Ivan. Tu les vois, là tout autour de mon visage ? Tu les vois bien mes rides et mes cheveux blancs ? C'est tout ce que j'ai sauvé de la noyade. Et bien... Tu vois, là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé.



Cher monde d'aujourd'hui

Émilie Leconte

À l'approche d'un effondrement planétaire, je te suis reconnaissant d'avoir pris soin de laisser intact, pour le moment, mon capital : ce qui m'importe réellement, que ce soit ma terrasse en teck, mon Temesta, mon portefeuille d'actions, mon iPhone mini ou ma poêle Téfal en téflon.

Cher monde d'aujourd'hui, c'est toi qui m'as tout appris : Le goût du moindre effort, du tout-instantané et de l'éternel confort.

Tu m'as appris aussi une nouvelle émotion : l'euphorie de l'abondance et de la profusion. Accumuler encore et encore, tout, et surtout n'importe quoi, pourvu que ce soit enfermé à triple tour chez moi.

Envier, désirer plus que tout, se procurer, s'arracher, dépecer, dévorer, puis finalement, lassé et insatisfait, se lamenter, vautré dans mon canapé en simili cuir déstocké.

Mais ce canapé, tu vois là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé. On s'y retrouvera avec les autres rescapés du désastre, ceux que tu auras su, comme moi, épargner ; et dans ce nouvel entre-soi on ne se lassera jamais de parler de toi.

Malgré les turbulences, les krachs, les récessions, les crises et l'inflation, tu as toujours su si bien préserver l'essentiel : mon confort démesuré et ma consommation débridée.

En toute discrétion, tu as su m'enivrer de polluants éternels jusque dans mon lit, de parabène dans mes tiroirs et de bisphénol dans tous mes placards.

Tu m'as rendu accro aux produits lyophilisés, riches en nitrite et en graisses saturées, ainsi qu'aux édulcorants, aux exhausteurs de goût et même aux émulsifiants.

Laisse-moi encore le temps de profiter un maximum de tous ces profits accumulés, de cette vie sans limite, sans vergogne et sans scrupule. Tu m'as libérée, tu m'as décomplexée... Ne plus penser aux autres, et parfois même les dénigrer, a permis à mon esprit de s'alléger. Et cette solitude que je peux mettre de côté, grâce à tous ces temps morts que tu sais si bien combler à coups de divertissements, souvent inintéressants, mais toujours incessants.

Je ne te remercierai jamais assez pour le tout illimité que tu m'offres jour après jour, pour mon réseau, ma wifi, ma 5G, mes paiements, mes appels et mes appli.

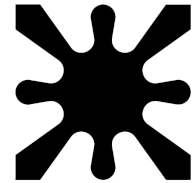
S'il te plaît, garantie-moi à vie les prix mini, les prix cassés, les monnaies crypto, la fast fashion, le black Friday et les crédits conso.

Merci d'avoir pris le temps de créer de toutes pièces mes désirs et surtout le mode d'emploi pour un max de plaisir.

Tu sais si subtilement prendre en charge mes failles narcissiques et mes troubles névrotiques, que certains disent que tu m'as tout pris : mes désirs, ma conscience et mes envies.

Mais malgré tes quelques défauts, je ne regrette pas de t'avoir tout confié : mes journées, ma vie et mes projets.

Cher monde d'aujourd'hui, merci de prendre si bien soin de moi et de mon ego, car je sais que pour toujours, je t'ai dans la peau.



La température des peuples

Joy Marinos Hervé

Cela commence parfois sans bruit. Un changement minuscule de l'air. Une tension à peine perceptible qui traverse les rues et les visages.

Les civilisations aussi ont leurs hivers. Le froid n'y est pas thermique mais moral : un gel lent, profond, presque invisible, qui s'empare des gestes les plus simples. On ne voit pas tout de suite que les idées se figent, que les certitudes se solidifient, que les extrêmes cessent de vibrer, comme s'ils approchaient du zéro absolu.

La thermodynamique elle-même murmure que le désordre a une limite. Qu'à force de se raidir, le monde tend vers l'immobilité. Plus rien ne bouge. Plus rien ne doute. Ce gel-là est plus calme que les tempêtes. Il est propre. Silencieux. Presque séduisant. Il promet des lignes droites, des réponses simples, des ennemis désignés. Il rassure autant qu'il détruit. Il efface les nuances — et ce sont pourtant les nuances qui tiennent encore chaud.

Alors les questions arrivent.

Quand une terre est bombardée jour et nuit, qui mesure la température morale des ruines ? Quand des dirigeants parlent d'effacer, d'annexer, de punir, qui écoute le frisson qui traverse les peuples ? Quand des génocides se déroulent sous l'œil indifférent des satellites, que devient la chaleur humaine ? À quel moment le froid devient-il une doctrine ?

Pourtant, quelque chose résiste. Toujours.

C'est peut-être aussi une loi : le zéro absolu n'existe pas. Il reste un mouvement infime, un frottement, un reste de vie qui empêche l'arrêt total. Dans les décombres, quelqu'un soigne. Quelqu'un protège. Quelqu'un raconte. Quelqu'un refuse que tout soit figé. Au milieu de ce désastre organisé, une voix peut encore dire — sans héroïsme, sans illusion :

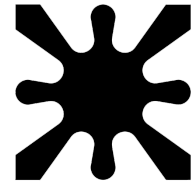
« Tu vois là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé. »

L'arche n'est pas immense. Elle ne sauve pas tout. Elle sauve assez. Des corps, des mémoires, des mots encore tièdes. Elle traverse le froid en emportant ce qui ne doit pas disparaître.

« Un bourgeon sort du noir et la chaleur s'installe », écrivait Éluard.

Parfois, ce bourgeon n'annonce rien. Il ne promet pas de lendemain. C'est un enfant qui invente une règle de jeu au milieu des ruines. Une chanson entonnée sans public. Un dessin tracé sur un mur.

Personne n'en a besoin. Personne ne l'a demandé. Et pourtant, cela arrive. Comme si, même au plus près du gel, quelque chose continuait à vibrer. Non pas pour sauver. Non pas pour réparer. Mais simplement parce que le vivant, au cœur de la catastrophe, ne sait pas s'arrêter.



La boîte

Léo Roux

Un pas après l'autre, j'avance avec le plus de tenue possible. Très bientôt, je serai comme un nourrisson, mais contrairement à eux, on n'attend plus rien de moi. Je ne suis pas porteuse d'avenir, il n'y aura pas de « bravo ! » après un rototo. Personne ne sera enjoué lorsque je franchirai le seuil de ma destination : la chambre de l'EPHAD. Mes parents s'en sont allés (fort heureusement) depuis longtemps, je n'ai pas eu d'enfant, et ma sœur, ma très chère grande sœur, je la rejoindrai d'ici peu. J'ai poliment refusé le bras de l'aide-soignante qui m'accompagne. La marche dans le couloir aux murs rose pastel est l'une de mes dernières : je suis encore capable, alors je marche, déterminée (et avec ma canne) vers mon dernier lieu de vie.

L'aide-soignante me précède dans la chambre. Une reprographie des *Nymphéas* de Monet (au moins aussi ancienne que moi), surplombe d'énormes coussins prêts à m'étouffer sur un lit médicalisé. Le bouton rouge d'appel d'urgence pendouille dans le vide depuis le sommier.

« Tu vois là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé ».

J'ai voulu partager ce trait d'esprit, sans savoir si l'aide-soignante avait le sens de l'humour (ses petits *pins* sur ses chaussures en épais plastique rose pourraient me donner un indice). Une stratégie plus silencieuse s'impose : mieux vaut attendre de la connaître.

Lorsqu'elle est partie, l'aide-soignante m'a glissé : « Je reviens vous chercher pour le déjeuner, Madame Vuillemin, vous êtes sage hein ? ». En face de ce qui est maintenant mon lit, il y a la porte entre-ouverte qui mène à la salle d'eau. C'est dans la mienne, ou plutôt dans celle de ma vie d'avant, que j'ai eu mes problèmes de « dépendance ». Je n'irai dans celle-ci, là, celle d'en face, qu'en cas d'ultime nécessité. Pas de visite de courtoisie pour toi. C'est ma petite vengeance personnelle envers les salles d'eau du monde entier.

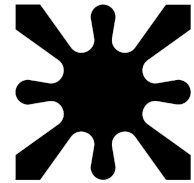
L'ombre de la ramure d'un large chêne caresse la photo de ma grande sœur que je tiens dans la main. L'image n'a pas pris une ride. Je la conserve comme une petite icône dans un pendentif. Certains ont serti la Vierge, d'autres des prophètes. Moi j'ai ma grande sœur. Il faut dire qu'elle a eu un rôle dans ma vie similaire à celui d'une Sainte. Elle avait inventé une astuce pour gouverner la petite barque de solidarité sur laquelle nous affrontions le creux des vagues. Après que nos parents eurent exercé leur sport favori (le déchirement), elle me rejoignait dans la grange en agitant la boîte de mes biscuits préférés, ce qui, bien sûr, attisait ma gourmandise. Au lieu de mes chères madeleines, ma sœur sortait de petits bouts de papier, où elle avait écrit, avec une écriture appliquée, toutes les blagues que la rue lui avait permis de connaître. Elle me nourrissait du rire d'un monde extérieur que je ne pouvais connaître du fait de mon jeune âge, et par le rire, nous fuyions la maison des larmes dans laquelle nous étions nées. Cette boîte à blague, si importante dans ma vie, je l'ai encore dans ma tête.

Peut-être que je devrais enlever la photo du médaillon, et la plaquer sur ce gros bouton rouge qui pendouille de mon sommier. Au cœur de la tempête, j'appellerai mon arche de Noé, pour une toute dernière fois, et je partirai en riant.

Ce souvenir de ma boîte à madeleines m'a ouvert l'appétit. Je vais descendre au réfectoire, sans attendre l'aide-soignante. J'espère vraiment que mes nouveaux camarades ont le sens de l'humour. Et l'aide-soignante aussi, évidemment.

Les océans de larmes ont aussi leur Arche

Valentine Tessier



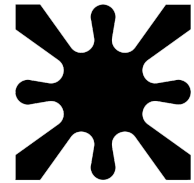
Il était tout contre moi, pleurant de ses larmes d'enfants, de celles qui coulent sans réfléchir comme un déluge de détresse. Ces larmes que l'on sait si bien empêcher en grandissant, mais qui continuent de nous inonder l'intérieur de l'âme.

Il était tout contre moi, et je repensais à ces instants où ma mère me tenait contre elle, son corps comme une bouée de sauvetage, ronde et rassurante. Il suffisait de fermer les yeux pour que je sente son odeur.

Il était tout contre moi et n'avait pas encore réalisé que la sienne, il ne la reverrait plus. Je savais que ce chagrin-là ne serait jamais comblé. Je voyais cet enfant dont la mère venait d'être tuée dans un bombardement. Sans parole, il exigeait des réponses à la violence de la guerre qui frappe sans réfléchir. Des réponses que moi-même, je ne trouvais pas.

Il était tout contre moi, alors, dans cette salle froide, où le bruit des bombes faisait trembler les murs et plier les corps, je pris une feuille de papier que je me mis à plier avec tout le sérieux et l'application que me commandait mon corps. Comme si j'avais 7 ans moi aussi en cet instant. Et de cette feuille, je fis un bateau, comme ceux que je laissais naviguer au gré du flot des caniveaux de mon passé. Son corps se fit moins lourd. Il observait, prudent. Lorsque le bateau prit forme, il l'attrapa dans ses petites mains rondes avec douceur et sérieux. Je lui proposais d'y écrire les noms de ceux qu'il aimait et en qui il avait confiance. Il écrivit plusieurs noms et m'expliqua : lui, c'était son chien, et eux les noms qu'il avait donné aux pigeons qu'il voyait chaque matin depuis sa fenêtre quand il prenait son petit-déjeuner. « *Avant les éclairs dans le ciel* ». Il écrivit enfin, en rouge, ces 5 lettres qui forment le nom de celles qui sont censées nous protéger et qu'on n'imagine jamais très loin de sa main. Maman. Chaque lettre était écrite avec une immense concentration, comme si chaque trait pouvait envoyer un message dans l'univers et permettre à celle qui était appelée de l'entendre. Quand il eut terminé d'écrire, je pris un morceau de vieux carton qui me servait d'assise, et lui proposais qu'on le colorie du bleu de la mer, et qu'on colle son bateau dessus. « *Tu vois, là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une Arche de Noé* ». Il regarda le carton et ses yeux s'illuminèrent. Ses larmes désormais comme de petites étoiles scintillaient, puis il me dit, de sa voix si sérieuse : « *Mais oui, c'est sûr, maman doit être sur le bateau de Noé !* ». Pour quelques instants, il y eut comme une éternité d'espoir.

Il était tout contre moi et désormais, à l'intérieur de mon âme, un océan de larmes faisait rage.



Maman, c'est qui Noé ?

Sara Blanc Thoumine

Clara souleva la couverture doucement, et s'extirpa du lit le plus discrètement possible, prenant garde de ne pas réveiller Loana, sa petite fille, qui dormait à poings fermés. Elle ronflait légèrement. Clara eut l'impression de voir une grand-mère paisible dans un corps de petite fille agitée. Elle l'observa quelques instants puis se leva, et quitta la chambre pour gagner la cuisine du petit appartement. Elle s'accouda contre le plan de travail, un verre d'eau fraîche à la main, son regard se perdant par la fenêtre. Les lumières éclairaient les bâtiments d'un jaune brumeux, le quartier était silencieux.

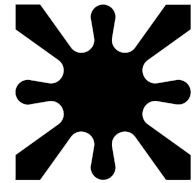
Ces derniers jours, il lui semblait que le monde entier parlait à voix basse. Les coups de klaxons agressifs dans la rue, la musique à fond dans le centre commercial où elle travaillait, le crissement strident des rails dans le métro, les cris de ses neveux et de Loana qui se battaient pour un oui ou pour un non : tout semblait chuchoter. Depuis qu'elle avait quitté son appartement en urgence et débarqué chez sa sœur, Amel, avec sa fille et quelques affaires sous le bras, le volume sonore du monde semblait s'être inversé : ses pensées hurlaient, et le monde autour était inaudible.

Elle sentit des bras l'encercler par derrière, et sourit dans la pénombre. Elle répondit à l'étreinte d'Amel, remontant ses bras en croix pour poser ses mains sur celles de son aînée. Des bruits de pas résonnèrent sur le linoléum du couloir, et la porte de la cuisine grinça longuement. Clara et Amel se retournèrent pour apercevoir trois petites têtes se faufiler dans l'entrebâillement, le visage endormi mais les yeux curieux. Pablo et Mehdi, les deux fils de sa sœur, et Loana, réveillés par l'absence de leurs mères, observaient la scène. Ils attendirent quelques instants, les yeux suspendus aux visages des deux femmes. Amel ouvrit son bras droit dans leur direction. Sans hésiter, les enfants s'y précipitèrent, s'engouffrant dans l'espace-temps que les deux jeunes mères leur offraient.

Clara se sentit glisser jusqu'au sol dans un mélange de tristesse et de bonheur. Sa sœur, toujours collée contre son dos, et les enfants, éparpillés entre et contre elles, avaient accompagné le mouvement. Assis contre le sol froid du carrelage de la cuisine, ils étaient maintenant tous blottis par terre, dans un amas de bras, de cheveux, et de soupirs. Les enfants étaient curieusement silencieux, comme si eux aussi avaient besoin de mêler le silence à cette étreinte.

Le cœur bercé par le tic-tac de l'horloge qui battait au-dessus de leur tête, Clara repensa à la longue descente aux enfers de ces derniers mois. Aux cris graves qui résonnent contre les tempes, à la peur qui noue l'estomac et fait trembler les mains. Aux yeux témoins et apeurés de Loana. Elle sentit à nouveau sa tête cogner contre la table basse du salon, les ondes de choc dans son crâne, la vue floue et la sensation de chaud qui monte d'un coup. Elle revit les regards appuyés du personnel soignant à l'hôpital. Ce n'était ni une chute, ni un accident.

Elle soupira, et se concentra sur les corps qui l'entouraient pour revenir à l'instant présent. Ces enfants sans père, ces mères sans relâche, cette petite troupe improvisée dans cet appartement trop petit : c'était là ce qu'elle avait de plus solide. Et même si la gorge lui serrait, même si les mois à venir s'annonçaient difficiles, elle fut prise d'une lueur de soulagement, presque même d'espoir. Amel, qui semblait avoir entendu ses pensées, affirma d'une voix presque assurée : « Tu vois là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé ». Loana, les sourcils froncés et quelques mèches de cheveux collés aux coins de ses lèvres, releva la tête et murmura : « Maman, c'est qui Noé ? »



Quelques valises et un chat...

Louisa Tighilt

Marie conduit sans vraiment regarder le paysage. Elle pense à Catherine. À cette phrase dite au téléphone, calmement, comme un banal contretemps :

« Il m’a demandé de partir. Il a rencontré quelqu’un d’autre... »

Elle pense à cette précarité qui frappe tant de femmes. Celles qui ont travaillé, puis arrêté, pour élever les enfants, soutenir la carrière d’un homme, tenir la maison. Celles qui ont cru au couple comme à un contrat implicite : la sécurité en échange du dévouement. Et qui découvrent, des années plus tard, que ce contrat n’engageait qu’elles.

Catherine n’a plus de salaire, plus de logement. Juste une vie commune réduite à quelques valises... et un chat qu’il ne veut pas garder. **« Elle est allergique »**, a-t-il dit.

Marie ralentit. Elle est arrivée. Catherine est là, debout sur le trottoir, un peu raide, comme si elle craignait de prendre trop de place. À ses pieds, deux valises. Dans ses bras, une plus petite, d’où dépasse la tête du chat. Cette image serre la gorge de Marie : une vie entière en bagages. Catherine sourit timidement, comme pour s’excuser d’être là. Marie attrape une valise, puis l’autre. Le chat miaule faiblement.

« Viens », dit-elle simplement.

En redémarrant, Marie comprend que ce trajet n’est pas qu’un déplacement : c’est une transition. Catherine quitte une illusion de sécurité pour entrer dans un espace flou, où tout est à reconstruire. L’amitié, se dit Marie, n’est pas seulement un refuge ; c’est une forme de résistance.

Les valises sont calées, le chat posé au sol. Une pensée monte : je vais l’héberger. Non, je vais les héberger. Catherine, ses valises, son histoire en morceaux... et le chat. Elle imagine son appartement trop petit, ses deux chiens, le chaos à venir. Puis la culpabilité : comment compter les inconvénients quand Catherine vient d’être expulsée de sa propre vie ?

Catherine baisse les yeux vers la valise qui bouge.

« Je suis désolée pour le chat... si ça te complique trop... »

Marie regarde ce visage fatigué, cette manière de s’excuser d’exister. Alors elle rit.

« Toi, moi, mes deux chiens, ton chat... tu imagines ? »

Catherine sourit, un peu surprise et tente une boutade.

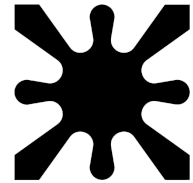
« Tu vois là ? au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé »

Le chat miaule, comme s’il approuvait.

« Au moins, s’il y a un déluge, on sera prêtes. » ajoute Marie,

L’atmosphère s’allège. Ce rire n’est pas un déni, mais une façon de tenir debout. De dire à Catherine qu’elle n’est pas un fardeau.

La voiture avance. Derrière elles, une maison, un mariage, une illusion de stabilité. Devant, un appartement trop petit, des animaux à faire cohabiter, une arche de Noé, et une vie à réinventer.



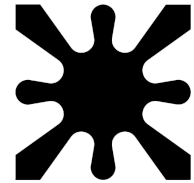
Je suis l'appartement où c'est arrivé.

Sarah Wachter

Il faisait sombre. Aussi sombre que possible dans un quartier de restaurants branchés, quand on n'a pas de rideaux et trop de fenêtres. Je sentais ton anxiété pendant que tu dormais, cette nuit-là. Le chien et moi, nous la sentions tous les deux. Nous entendons quand un cœur bat chez nous. Et nous entendons quand il s'arrête. Alors nous avons simplement retenu notre souffle, tout ce temps le chien et moi, en attendant ta catastrophe. Cette nuit-là, j'ai senti l'air entre mes murs se plier quand tu t'es réveillée en sursaut. Une main de géant s'abattait sur toi, te broyait les entrailles. Tu hurlais. *OoooooH* Et puis une autre main, humaine, posée dans ton dos. « *Ça va aller.* » C'était Achraf qui, plus tôt dans la nuit, chantait une prière de vie. Il chantait à ton ventre doux, sans savoir ce que moi et le chien savions déjà. « *Ça va aller.* » Ça a toujours été vrai. Jusqu'à-là n'y a pas eu de drames dans votre relation. Pas d'épreuves. Mais là, tu meuglais presque. Des cris primitifs. *Mooooooo*. La course affolée à travers mes pièces. Si j'avais eu un cœur, il se serait arrêté au moment précis où tu t'es effondrée à genoux au milieu de la nuit. Entre les vagues de lumière blanche, brûlante, et cette main de géant qui te serrait encore, ta perte et ton amour se sont répandus sur mon parquet en bois, pas tout à fait propre. C'était presque exaltant...la dimension Pollock de tout ça. S'il avait peint le son d'une chute vertigineuse. Une chute souterraine. Le silence assourdissant d'une vie qui n'advientra jamais. Ce Pollock-là n'a décoré mon sol que quelques secondes. Le chien, lui, a un cœur. Et des instincts étranges. Il s'est approché sur la pointe des pattes pour lécher le désordre. Tu avais encore assez de présence d'esprit pour le chasser comme si tu battais des mouches. *Plop. Plop. Plop.* Je t'ai entendue expliquer encore et encore, au téléphone, à quiconque voulait bien écouter. Ça sonnait comme des mangués qui tombent, ou des ballons remplis d'eau. *Plop. Plop. Plop.* Comment expliquer le choc autrement ? Deux jours plus tard, j'étais soulagé que tu restes. Tu passais des heures allongées dans le lit, serrant ton ventre, regardant des séries de meurtres sur ton ordinateur. Comme tu les appelais en anglais : "Murder shows." Justement, "show" en anglais, c'est aussi le bouchon muqueux qui se forme dans le col de l'utérus, et qui s'évacue avant le début du travail. Visqueux, souvent rosé... Hélas. Tu restais au lit, devant tes murder shows. Et Achraf, lui, était debout et partout. Je le sentais : l'échelle contre mes murs, le cliquetis des outils, les pauses silencieuses entre deux gestes. Il passait ses journées à monter et descendre, à lever les bras, à fixer ce qui risquait de tomber. Il suspendait des images. Il dressait des étagères. Il transformait le vide en structure. Dans l'espace creusé par la perte, il bâtissait une maison qui fonctionnait. Une maison habitable. Pendant que tu t'allongeais comme une phoque seule sur un iceberg, entre repos et abandon. Il n'y a rien comme une grande tragédie pour réveiller l'ardeur industrielle de certains hommes. Peut-être n'étiez-vous pas encore assez proches, avant ce premier presque bébé. Il n'a pas vraiment pleuré avec toi. Mais ces nouveaux placards, fixés haut sur mes murs, tenaient bon. Tu vois là, au coeur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé.

Six mois plus tard. Un autre petit coeur s'est arrêté de battre entre mes murs. Celui-là était « *facile* », disais-tu aux gens. Mais tu t'inquiétais pour toi-même. Tu fantasmais sur un film où la protagoniste meurt toute seule en haut d'une montagne dans la Norvège. Mais ça va aller, ça va aller.

Aujourd'hui. Aujourd'hui vous avez un grand bébé très en vie. Il grimpe sur le piano. Il éteint la lampe. Il essaie de dire الحمد لله (Hamdollah) quand on éternue. *ACHOO!* "Haaaahh—Dladdla" Et son livre préféré s'appelle فيفي (Fifi). Un livre rouge. Vif. Il s'agit d'une vache qui fait des bêtises, et surtout, qui fait *Moooooooooooo*. Qui fait beaucoup, beaucoup mooooo. قالت فيف : مoooooooooooo



Issue de secours

Mille Zhong

Écoute bien ce que je vais te dire, parce que le temps est compté. Pas le tien, toi tu t'en sortiras, chut, écoute. Tu entends la tempête qui se lève, la clameur qui monte, le tintement des verres en cristal qui bientôt éclateront sur leurs tombes ? Tant mieux. Tu t'en sortiras. Tombe. TOMBE ! Voilà, c'est comme ça qu'on survit quand on est toi. C'est comme ça qu'on survit quand on est trans : on tombe, on fait la morte, clin d'œil à la copine cadavre allongée à côté, et on se relève, et on recommence. Écoute le grondement de l'orage, le raclement des gorges, le grognement des orgasmes, faufile-toi, garde les clés serrées contre ton cœur, garde le coup de poing à tes doigts, garde la pêche ma puce, tu t'en sortiras.

Moi non, je vais devoir te laisser là. J'ai plus de main, plus de frein, j'ai plus rien et tant mieux, je suis fatigué-e. Je vais m'allonger, faire tout bien, me laisser ensevelir par la pluie de cendres, retourner dans le cycle sans fin. La grande machine à laver va m'essorer la gueule et – et pleure pas, écoute, c'est la cavalcade, la cunt cabale, le carnaval qui arrive à pleine balle et qui va tout emporter, et toi t'as une place sur le char violet. Le loupe pas, TransCendrillon, y'a qu'un seul passage de camion, après c'est terminé. Pleure pas, tu l'auras. Tu t'en sortiras.

Écoute donc, c'est pas rien ce qui est en train de se passer. Le cyclone se lève, bientôt les balles vont siffler, les cœurs se serrer et les fachos se chier dessus. Ça va faire comme un super grand huit de stress et de silence, un coup de canon et une éclaircie. Et dans le trou des nuages, au milieu du chaos, ça fera comme un drapeau et des anges vengeuses descendu-es du ciel avec des aiguilles et des couteaux. Elles auront toutes leurs meutes de chiens, de lézards et de lapins. Elles seront prêt-es à dégainer. Tu vois là, au cœur de la catastrophe, ça fera comme une arche de Noé. Et toi, trempée, miraculée, couverte de cendres et de suie, tu te relèveras ; tu la rejoindras ; tu t'en sortiras.

Écoute. Le feulement des départs de feux, la symphonie des fragilités fracassées, le cataclysme des séraphin-es. Tiens-toi prête à courir, les yeux bien ouverts, la main devant en visière, penchée en avant comme quand t'avais 8 ans. Tu connais le chemin, tu sais voir dans la poussière, tu sais reconnaître les traces, les talons aiguilles et les ornières. Respire. Écoute. Tombe, clin d'œil, tend la main, relève-toi, cours. La main en visière, les bras vers l'arrière, fracture le macadam. Pense pas trop, ça va te ralentir. Pense pas à moi. Pleure pas. Tu mettras des pivoines sur ma tombe plus tard, tu prieras plus tard, tu y penseras. Tu t'en sortiras.

C'est l'heure. La carte est dessinée sur ton corps et une féroce joie demeure. Pars ; la pierre râle le souvenir du sang ; on repeuplera le musée de nos mémoires. C'est le crépuscule des crevards

Garde la pêche ma puce,
c'est le crépuscule des crevards

*Et toi veinarde
Tu s'en sortiras*